



HAL
open science

Images de lectrices dans les discours préfaciers du XVIII^e siècle

Sandrine Aragon

► **To cite this version:**

Sandrine Aragon. Images de lectrices dans les discours préfaciers du XVIII^e siècle. Préfaces romanesques, 23, Editions Peeters, 2005, Préfaces romanesque, Actes du XV^e colloque international de la SATOR, La république des Lettres. hal-02468238

HAL Id: hal-02468238

<https://hal.science/hal-02468238>

Submitted on 10 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sandrine Aragon

Institut de Recherches sur la Renaissance, l'Age Classique et les Lumières (IRCL),
« Littératures, Idées, Cultures de l'Europe Moderne » - FRE 2691 du CNRS
Université Paul Valéry - Montpellier III, France

Images de lectrices dans les discours préfaciers du XVIIIe siècle

Petit syllogisme en guise de préface :

La préface d'un roman sert à guider le lecteur en lui expliquant comment et pourquoi il doit lire. Or les romans sont les lectures favorites des dames. On peut donc en déduire, semble-t-il, que les préfaces romanesques donnent la part belle aux représentations de lectrices et aux explications concernant la lecture que les dames doivent faire des romans.

Cependant, lorsqu'on part en quête de représentations de lectrices dans les préfaces romanesques du XVIIIe siècle, on revient quelque peu dépité... De beaux outils sont pourtant désormais à notre service : l'ouvrage de Jan Hermann et Christian Angelet, leur *Recueil de préfaces du XVIIIe siècle* en deux volumes, permet d'explorer des préfaces peu connues, et de compléter le corpus des préfaces célèbres du siècle des Lumières.

On trouve de multiples traces de la présence féminine dans les préfaces : des femmes sont annoncées comme auteurs des lettres, que l'éditeur se contente d'imprimer ; elles sont les donatrices des lettres à un éditeur masculin ; des femmes sont traductrices de manuscrits trouvés ; des femmes prescriptrices ; des femmes destinataires ; des femmes dédicataires... mais les portraits de lectrices sont proportionnellement peu nombreux. Pourquoi les préfaces ne portent-elles pas plus d'attention aux lectrices, aux femmes en tant que destinataires exerçant une activité de lecture ? François Béliard dans sa postface au roman intitulé *Réséda* (1751) ébauche peut être une réponse à ce problème, lorsqu'il écrit :

« Mes lecteurs, **surtout les dames ennemies déclarées des préfaces et de tout ce qui en tient lieu**, au comble de leurs vœux littéraires de n'en point avoir trouvé à la tête de cet ouvrage, s'étaient sans doute imaginé que je leur en faisais grâce, et peuvent être déjà m'en savaient beaucoup de gré. »¹.

Les dames seraient donc reconnues comme « ennemies des préfaces de tout ce qui en tient lieu... », une antinomie existerait donc entre dames et préfaces et il faut peut être en déduire que les auteurs ne prennent pas la peine de s'adresser à elles dans ce passage puisqu'elles ne vont pas le lire ?

Cette constatation invite à se tourner avec d'autant plus d'intérêt vers les quelques préfaces qui décrivent précisément des lectrices : Que signifient donc ces textes qui s'adressent à elles ou tentent de parler des dames et de leurs lectures ? De quels types de textes s'agit-il et destinés à quel public ? Existe-t-il des figures de lectrices –type dans ces préfaces ?

¹ François Béliard, Postface de *Réséda*, paru à Amsterdam en 1751, [In] Christian Angelet et Jan Herman, *Recueil de préfaces de romans du XVIIIe siècle*, Publication de l'université de Saint Etienne et de l'université de Louvain, 2003, p. 49.

Trois préfaces très célèbres semblent avoir marqué l'histoire du discours préfacier, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

La première préface chronologiquement, qui accorde une grande place aux lectrices se trouve à l'entrée d'un roman libertin, *Angola, histoire indienne* de La Morlière, roman qui connut deux éditions en 1746 et treize autres jusqu'en 1786. Le paratexte de ce roman libertin comprend une dédicace « Aux petites maîtresses » puis un récit intitulé ironiquement « on donnera dans peu la préface », qui est repris à la fin du roman, et fait usage de récit cadre.

La dédicace ironique aux petites maîtresses est composée d'une série de déclarations enflammées en faveur des femmes libertines : « c'est à vous que je dédie ce livre, à vous qui êtes l'élixir précieux du beau sexe que j'adore, qui avez hérité si parfaitement des grâces enchanteresses dont je trace une légère esquisse. Ce livre est votre bien : puissiez vous le regarder comme tel et le traiter comme un enfant bien-aimé ! »² « Ces protestations sont sans fin puisqu'elles se terminent par un etc. qui leur dénie toute validité : « Que ne suis-je admis aux preuves ! Qu'il m'en coûterait peu pour vous convaincre à quel point je , etc. »³

La dédicace est prescriptive, elle donne des conseils sur le lieu et le moment où doit être lu le roman : « Qu'il parvienne entre vos mains à votre réveil, après une nuit passée voluptueusement entre les bras d'un amant chéri, ou qu'il vous surprenne à la fin d'un songe agréable (...) qu'il soit lu à une toilette aimable et qu'il soit interrompu par les espiègleries d'un abbé coquet ou par les tendres transports d'un guerrier entreprenant ! Qu'il soit témoin de l'aimable désordre de l'air chiffonné qui règne dans le déshabillé du matin ... »⁴. Elle décrit un cadre de lecture libertin : une lecture au lit, entrecoupée de transports amoureux, une lecture voluptueuse et fait du livre le témoin des ébats et le substitut de l'auteur qui émet le souhait de se trouver en ces lieux mais aussi du lecteur qui tient le livre entre ces mains. Ce lecteur masculin est mis en scène dans les pages qui suivent puisque ce premier texte est dédoublé par un récit imaginaire qui décrit l'arrivée d'un jeune homme chez une comtesse, encore en « déshabillé du matin »; il fait le tour du boudoir de la dame et découvre une brochure intitulée : *Angola, histoire indienne*, qu'il va commencer à lire après avoir fait fermer les portes pour rester seul avec la dame. Le marquis commente la dédicace : « je crois que l'auteur *fait l'agréable*, voilà une *Epître aux petites-maîtresses* ; quoique cela ne soit point du tout fait pour vous, je crois que vous la trouverez assez singulière. Il semble qu'on ait deviné notre position. Il faudra tâcher qu'il ne se trompe dans aucune de ses conjectures. Il s'avise même d'allier la tendresse avec la plaisanterie. (*Il lit*) Fort bien... Oh ! Pour cela, nous l'espérons... Ah ! Ah ! *Le bon sire* aime les récidives. »⁵

Une fraternité s'établit ainsi entre l'auteur et le premier lecteur de fiction, lecteur masculin qui lit seul la dédicace adressée aux petites maîtresses et dénie ainsi cette adresse à la gent féminine dans un livre destiné à un lectorat majoritairement masculin. A la fin de la lecture, lorsque le récit cadre réapparaît : la comtesse se déclare d'ailleurs fâchée contre l'auteur et prête à dire beaucoup de mal de l'ouvrage tandis que le lecteur masculin le défend et entreprend de la convaincre en passant à d'autres actes que la lecture. La fiction cadre donne ainsi le ton de la lecture de la fiction spéculaire, et joue avec le dédoublement des discours préfaciers.

Cette préface a connu un succès étonnant : *Le Grelot* de Paul Baret (édité en 1754 et 1762) reprend le même mode d'exposition : des préfaces en surnombre, aux titres ironiques :

² La Morlière, « Aux petites maîtresses », [In] *Romans libertins du XVIII^e siècle*, col. Bouquins, Paris, Robert Laffont, 1993, p. 373.

³ La Morlière, « Aux petites maîtresses », [In] *Romans libertins du XVIII^e siècle*, p. 374.

⁴ La Morlière, « Aux petites maîtresses », [In] *Op. Cit.*, p. 373.

⁵ La Morlière, « On donnera dans peu la préface », [In], *Romans libertins du XVIII^e siècle*, p. 379.

« Épître à moi », « sottise préliminaire », « tout ce que l'on voudra », qui empruntent même le procédé d'écriture en italique des mots et expressions à la mode dans les milieux mondains utilisé par La Morlière. La préface propose une mise en scène avec des lecteurs qui s'apprêtent à lire un texte dans lequel ils figurent. Cet ouvrage est introduit par un personnage féminin : une colporteuse.

« On en était là lorsqu'une colporteuse *en règne* entre, son *minois était assez bien* ; on lui dit mille *fariboles* selon l'usage de ce temps-là, qui était bien différent du nôtre. Elle portait des livres. On avait lu *Tanzai*, *le Sopha avait fait fortune* ; on était rebattu d'*Angola* ; on connaissait les *Bijoux*, on ne s'en souciait plus. On ne voulait point interrompre le sommeil de tel, ni ressusciter tel autre, mais *le Grelot* excita la curiosité. D'ailleurs, il était neuf, c'est au moins le mérite qu'on connaissait à cet ouvrage ; on le prit et on se détermina à le lire en entier (chose inouïe) avec la résolution de le critiquer et de commenter pendant la lecture.

L'abbé d'une voix unanime fut élu lecteur ; le financier avec l'officier, censeurs, et l'actrice, juge. Un laquais tire les rideaux, allume les bougies, ferme les portes. On lit, écoutez. »⁶

Le cadre de la lecture diffère, il ne s'agit plus d'une partie à deux mais à plusieurs, toutefois il reste libertin puisque la compagnie est dans une petite maison, « dans un de ces jolis réduits consacrés au plaisir, où la débauche tient lieu de mérite et la suffisance d'esprit »⁷, ce qui inscrit le texte dans la lignée de celui de la Morlière, tout autant que les références à Crébillon, auteur du *Tanzai* et du *Sopha*, à *Angola* et aux *Bijoux indiscrets* de Diderot.

Le Souper de Jean-François de Cailhava de L'Estendoux, paru à Londres en 1770 est également une imitation d'*Angola* de La Morlière. Dans l'introduction du *Souper des petits maîtres, ouvrage moral*, un abbé, double fictif de l'auteur, se réjouit des dernières épreuves de sa composition et surtout d'une épître en vers qu'il se promet de faire servir à toutes les femmes et il court la présenter à une jolie femme, la comtesse surprise en charmant déshabillé au lever, en train de lire. Il lui dédie l'ouvrage et en récupère les remerciements escomptés, si bien qu'il repart content et confie ses succès à un jeune chevalier, ainsi que la brochure à promise à la comtesse. Dans le second discours préfacier, intitulé « l'envoi », le chevalier reçoit lui aussi récompense de l'envoi ou du port de la brochure et dans le troisième ou « avant-propos », un président auquel les deux premiers racontent leur bonne fortune veut aussi profiter de l'aubaine de cette brochure et vient se proposer de faire la lecture à la comtesse de la brochure, intitulée *Le Souper*, qui raconte les parties fines de l'abbé, du chevalier et de quelques-uns autres.

Les Heureux Malheurs ou Adélaïde de Wolver de Bernard Pierre Joseph, paru à Liège en 1774 (édition originale de 1773) utilise encore le récit d'une fiction avec un dialogue « pour servir de préface ou d'avis préliminaire » qui met en scène une comtesse, l'abbé, l'auteur, Sophie, âgée de quatorze ans et nièce de la comtesse. L'auteur présente son texte à la comtesse qui critique sévèrement le titre avant de louer quelques instants plus tard en croyant qu'il s'agit d'un autre ouvrage. Elle sera mise devant son inconséquence et demandera la lecture. Le texte préliminaire loue les travaux des prédécesseurs, auquel il emprunte cette exposition, la comtesse recommande à l'auteur :

« Suivez les génies d'à présent ; il en est tant qui font la gloire et l'ornement de notre nation. . L'immortalité oubliera-t-elle jamais *Le Grelot*, *Angola*, etc. Et tant d'autres de ce genre ?

⁶ Christian Angelet, Jan Herman, *Recueil de préfaces de romans du XVIIIe siècle*, vol. II 1751-1800, Publications de l'université de Saint Etienne et de Louvain – Belgique, 2003, p. 138.

⁷ Paul Baret, [In] Christian Angelet, Jan Herman, *Recueil de préfaces de romans du XVIIIe siècle*, vol. II : 1751-1800, p. 137.

Vous êtes jeunes à votre âge on ne saurait trop se nourrir de ces ouvrages excellents, surtout quand on veut être auteur et qu'on veut paraître en public. »⁸

Ces trois exemples montrent le succès du discours préfacier de *La Morlière*, qui n'est pas resté un roman immortel mais a laissé des traces dans les préfaces du XVIIIe siècle par son jeu de récits spéculaires⁹. Ces préfaces utilisent un récit cadre mettant en scène des personnages de lecteurs qui donnent le ton de l'ouvrage. Elles définissent ainsi un lien entre lecteurs et personnages, qui mêle connivence et moquerie, puisque la réception est toujours dans des coteries très critiques, voire instituées en tribunal. Les images des tribunaux de précieuses ridicules resurgissent dans ces descriptions de petites maîtresses. Pourquoi ajouter cette scène de lecture en ouverture et parfois en clôture de l'ouvrage ? Les images de lectrices dénudées sont particulièrement appréciées dans les textes libertins et les illustrations qui les accompagnent, l'auteur ajoute ainsi un morceau choisi dont les lecteurs sont friands. La préface attribue un lieu propice à la réception, range l'ouvrage dans la catégorie « bibliothèque de petite maison » et dresse le catalogue des ouvrages de référence dans la lignée desquels l'ouvrage s'inscrit. Les romans libertins ont ainsi fait leur classement et leur présentation aux lecteurs, acheteurs de livres sous le manteau.

Diderot a créé un autre type de préface, autour de la représentation d'une lectrice, qui a connu la célébrité au seuil des *Bijoux indiscrets*, en 1748. Son adresse : « A Zima » prend la forme d'une dédicace à une femme réelle mais elle constitue un morceau choisi, une scène de lecture féminine libertine donnée en pâture pour attirer le lecteur. Pas de mise en scène théâtralisée, de personnage fictionnel d'auteur, seule l'instance narratrice qui s'exprime à la première personne et la lectrice sont face à face. La lectrice fictive, au nom exotique de Zima (en accord avec la fiction du roman) est invitée à lire à la suite d'Aglaé, une autre lectrice fictive (dont une clé serait peut être Mme de Puisieux, maîtresse de Diderot), donc à la suite d'une lectrice qui a apprécié la lecture et est donnée comme une référence connue de Zima. Ce court texte définit un mode de lecture bien précis du roman, au moyen d'une courte fiction : une lecture en cachette, propre aux jouvencelles des romans (telle la Javotte du *Roman bourgeois* du Furetière), qui invite donc à reconnaître la topique de la lecture dissimulée d'un roman qui éduque les jeunes filles¹⁰. L'auteur imagine une lecture dérobée à l'attention des parents : « profitez du moment. L'aga Narkis entretient votre mère, et votre gouvernante guette sur le balcon le retour de votre père. »¹¹. La jeune fille est habituée à frauder, à introduire dans sa chambre des romans non recommandés par les directeurs de conscience : « prenez, lisez, ne craignez rien. Mais quand on surprendrait *Les Bijoux indiscrets* derrière votre toilette, pensez-vous qu'on s'en étonnât ? Non, Zima, non ; on sait que *Le Sopha*, le *Tanzai*, *Les Confessions* ont été sous votre oreiller. »¹² Diderot loue les maîtres du genre auquel il s'essaie : Crébillon fils, et ses succès : *Le Sopha* (1745) et *Tanzai et Néadarné* (1734) ; du Duclos, *Les Confessions du comte de **** (1742). Le discours de l'auteur est une injonction à lire, un discours prescriptif mais également séducteur, il gronde gentiment : « Zima, croirait-elle à présent avoir bonne grâce à faire la scrupuleuse ? Encore une fois Zima, prenez, lisez et lisez tout : je n'en excepte pas même les discours du *Bijou voyageur* qu'on vous interprétera sans qu'il en coûte à votre vertu ; pourvu que l'interprète ne

⁸ Pierre Joseph Bernard, [In] Christian Angelet, Jan Herman, *Recueil de préfaces de romans du XVIIIe siècle*, vol II, p. 230.

⁹ Lucien Dällenbach, *Le Récit spéculaire : essai sur la mise en abyme*, col. Poétique, Paris, Seuil, 1977.

¹⁰ Pour plus de détails sur cette topique, voir : Sandrine Aragon, *Des Liseuses en péril : images de lectrices dans les textes de fiction de La Précieuse de l'abbé de Pure à Madame Bovary de Flaubert (1656-1856)*, Paris, Honoré Champion, col. Les Dix-huitièmes siècles, 2003.

¹¹ Diderot, *Les Bijoux indiscrets*, [In] *Œuvres romanesques*, éd. d'H. Bénac, Paris, Garnier Frères, 1962, p. 1.

¹² *Ibid.*

soit ni votre directeur, ni votre amant. »¹³. Les injonctions répétées de ne rien craindre mettent en place l'idée d'un danger de la lecture, que la lecture à deux avec le directeur ou l'amant suggère tout comme le chassé-croisé des parents (la mère avec le directeur de conscience et le père et la gouvernante pouvaient le suggérer en arrière fond). Cette préface fait pénétrer le lecteur-voyeur dans l'intimité de la chambre d'une jeune fille et révèle ses lectures secrètes comme le roman, *Les Bijoux indiscrets*, va faire entendre aux lecteurs les discours les plus secrets des femmes de la cour du roi Mangogul au Congo, ou du travestissement de Louis XV en France, sous un voile exotique. Elle annonce une lecture amusante, qui a diverti la première lectrice Aglaé, donc est susceptible de plaire à d'autres femmes et libertine, par les ouvrages cités et le cadre de lecture évoqué, susceptible d'agrèer à bien des lecteurs masculins.

Cette préface, aussi célèbre que l'ouvrage qui suit, a elle aussi servi de modèle. Le recueil de préfaces de Jan Herman et Christian Angelet présente par exemple la préface « A Zélie » du roman intitulé *Adélaïde*, paru en 1764 qui commence ainsi :

« Recevez, aimable Zélie, cet ouvrage que je vous dédie. Votre amitié sensible et délicate, vos tendres sentiments trouveront un aliment délicieux dans cette lecture. (...) » et se termine par : « Peu m'importe qu'on trouve cet ouvrage bon ou mauvais. S'il peut vous amuser un instant, je suis satisfait. Un autre motif me détermine : je saisi l'occasion qui me met à même de dire publiquement que je vous aime et que je vous aimerai toujours. »¹⁴

Le cadre n'est plus libertin mais sentimental : il est question d'une amitié sensible puis d'une déclaration d'amour mais l'adresse fait référence avec ce prénom en Z : « A Zélie » à l'adresse « A Zima » de Diderot, qui sort ainsi des limites des romans vendus sous le manteau. L'auteur s'efface dans ce type de préface, au point dans l'adresse à Zélie de denier être l'auteur : « Je dois vous prévenir, aimable Zélie, que ce que vous allez lire n'est pas de moi. Maître de le donner au public, par l'agrément de l'auteur même, ma sincérité vous doit cet aveu » afin d'assurer que la seule chose qui importe est l'agrément de la lectrice destinataire privilégiée.

Ce type de dialogue inaugural privilégie la réception, même s'il trace de doux liens entre l'auteur ou l'éditeur et la lectrice. Il n'indique pas que le lectorat prédominant est féminin mais bien plutôt qu'une grande place est donnée aux discours féminins dans le texte, les *Bijoux indiscrets* laissant parler l'intimité féminine, la préface se situe en continuité avec le texte qui suit. Il est présent à la fois dans le roman libertin et dans le roman sentimental, qui trace également des portraits de lectrice, notamment à partir de *La Nouvelle Héloïse*.

La paradoxale préface de Rousseau, à l'entrée de *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, en 1761, constitue un troisième type de préface, un autre texte qui a fait date dans l'histoire des discours préfaciers et a suscité de multiples réécritures. La fiction disparaît dans ce texte simplement intitulé « Préface » pour laisser place à l'interpellation de catégories de lectrices. L'instance auctoriale est présente et avouée puisque : « tout honnête homme doit avouer les livres qu'il publie »¹⁵ et elle ne cherche pas à séduire, elle classe les lectrices autorisées à lire le livre et légifère. Loin de vouloir plaire au plus grand nombre, Rousseau réduit à quelques happy few le nombre de ses lecteurs et particulièrement de ses lectrices : le livre « doit choquer les femmes galantes, et scandaliser les honnêtes femmes »¹⁶. Il répartit les lectrices en fonction des âges : « Pourquoi craindrais-je de dire ce que je pense ? Ce recueil avec son

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Christian Angelet, Jan Herman, *Recueil de préfaces de romans du XVIIIe siècle*, Publication de l'université de Saint Etienne-Presses universitaires de Louvain, 2003, p. 166.

¹⁵ Jean-Jacques Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Paris, éd. Garnier Frères, 1960, p. 3.

¹⁶ *Ibid.*

gothique ton convient mieux aux femmes que les livres de philosophie. Il peut même être utile à celles qui, dans une vie dérégulée, ont conservé quelque amour pour l'honnêteté. Quant aux filles, c'est autre chose. Jamais fille chaste n'a lu de roman, et j'ai mis à celui-ci un titre assez décidé pour qu'en l'ouvrant on sût à quoi s'en tenir. Celle qui malgré ce titre, en osera lire une seule page est une fille perdue ; mais qu'elle n'impute point sa perte à ce livre, le mal était fait d'avance. Puisqu'elle a commencé, qu'elle achève de lire, elle n'a plus rien à risquer. »¹⁷. Dans cette invitation paradoxale à la lecture, Rousseau défend la lecture de son roman pour mieux attirer les lectrices curieuses, il joue du topos du danger de la lecture pour attiser la curiosité de la gent féminine et réduit le lectorat aux femmes qui dans une vie dérégulée ont conservé l'amour de l'honnêteté pour allécher le plus grand nombre, et il réussit avec un succès inégalé en son siècle. Rousseau avait préalablement écrit un dialogue entre un lecteur N. et l'auteur R. qu'il a placé ensuite en postface à l'ouvrage, lors des rééditions, sous le titre : « préface de Julie ou entretien sur les romans ». Il y expose et détaille les anathèmes lancés dans la courte préface placée au seuil de l'ouvrage mais c'est cette dernière avec son discours percutant qui a marqué les écrivains. Cette méthode de séduction paradoxale a fait des émules durant toute la seconde moitié du siècle ; chacun retenant un point particulier de la préface de Rousseau.

Des préfaces reprennent l'adresse à des catégories particulières de lectrices : Pierre Nougaret, au seuil de *La Paysanne pervertie ou les mœurs des grandes villes*, paru à Londres en 1777, s'adresse aux mères, il se défend de faire un roman dangereux pour les jeunes filles :

« O mères tendres ! qui, après avoir soigné l'éducation de vos filles, ces dignes objets de votre amour, veillez avec inquiétude sur la conservation de leur innocence, n'empêchez point mon livre de tomber entre leurs mains, dans la crainte qu'il n'étouffe les précieuses semences de vertu que vous avez jetées en des âmes pures »¹⁸. L'auteur s'adresse aux censeurs de lectures juvéniles, les mères. Nombreux sont les auteurs de romans qui défendent ainsi leur livre.

D'autres imitent le discours de Rousseau, voire le parodient. La préface du roman *Le Loisir d'un jeune savant ou collection de contes ridicules et d'histoires véritables traduites de l'allemand*, paru à Londres en 1775, par exemple, contient un « Epître dédicatoire aux vieilles femmes » puis un texte intitulé par antiphrase : « point de préface » qui est divisé en « Avis » à différentes catégories de lecteurs et de lectrices :

« Avis aux filles bien nées

Tremblez en ouvrant la première feuille ; c'est votre premier pas vers la volupté ; la volupté mène à la liberté, la liberté au libertinage.

Avis aux filles qui aiment les romans

Cachez ceci dans la paille, cachez les pensées dans vos cœurs, vous cacherez bientôt un amant

Avis aux jeunes femmes

Faites lire à vos toilettes le plus aimable des romans par le plus courageux des blondins ; vos maris en tiennent. »¹⁹

L'avis aux filles bien nées reprend le discours de Rousseau dans la préface de la *Nouvelle Héloïse* sous une forme ludique. L'auteur réécrit également les préfaces des romans libertins et leurs topiques en les réduisant à leur argument principal, devenu topique à travers les différentes réécritures.

¹⁷ Jean-Jacques Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, p. 4.

¹⁸ Christian Angelet, Jan Herman, *Recueil de préfaces*, vol. II, p. 176.

¹⁹ Anonyme, *Le Loisir d'un jeune savant*, 1774, [In] Christian Angelet, Jan Herman, *Recueil de préfaces*, vol. II, p. 240.

Claude Mercier de Compiègne fait une satire violente dans ses *Lubies théologiques*, à la fin du siècle, de cette préface de Rousseau, sous le titre « Prédications tirées d'un vieux manuscrit sur *La Nouvelle Héloïse*, roman de J.J. Rousseau :

« En ce temps, il paraîtra en France un homme extraordinaire, venu des bords d'un lac, (...) il dira aussi qu'il est impossible d'avoir des mœurs et de lire des romans. Et il fera un roman. Et dans son roman on verra le vice en action et la vertu en paroles, et ses personnages seront forcenés d'amour et de philosophie (...) Et il se vantera d'avoir ouvert un précipice et il se croira exempt de tout reproche en disant : tant pis pour les jeunes filles qui y tomberont, je les ai averties dans ma Préface, et les jeunes filles ne lisent jamais de Préfaces.»²⁰

Cette parodie du discours de Rousseau nous fait revenir à notre point de départ : les femmes ne lisent pas les préfaces, il est donc normal d'en écrire peu pour elles.

C'est dans les romans libertins que se trouve le plus de préfaces s'attachant à décrire les lectrices et ce ne sont pas les œuvres les plus lues par les femmes. Ces descriptions n'ont pas un but pragmatique ou prescriptif comme elles semblent le dire mais jouent le rôle d'un échantillon, de « bonnes feuilles » mises en avant à l'entrée de l'ouvrage pour attirer le lecteur.

On peut distinguer trois types de préfaces évoquant les lectrices :

- Les préfaces mettant en scène une lecture avec un personnage masculin relais de l'auteur et une ou des lectrices, ces préfaces dialoguées introduisent la lecture de l'ouvrage, les personnages lisant le livre qui suit (l'exemple type étant la préface d'*Angola* de La Morlière)
- Les préfaces où un narrateur à la première personne, représentant l'instance auctoriale, s'adresse à une lectrice précise, personnage de fiction, telle l'adresse « A Zima » des *Bijoux indiscrets* de Diderot.
- Les préfaces, qui évoquent des catégories de lectrices, définies par leur âge, leur statut (mère-fille) ou leurs goûts, elles suivent majoritairement l'exemple de la préface de Rousseau à la *Nouvelle Héloïse*.

Ces préfaces n'ont pas pour but d'indiquer aux lectrices comment ou pourquoi lire l'ouvrage, elles jouent sur les variations des dangers de la lecture féminine, afin d'attirer toutes les lectrices curieuses et les lecteurs voyeurs.

Et parmi les auteurs féminins ? N'y a-t-il pas des femmes qui écrivent et conseillent leurs lectrices ? Celles qui s'adressent directement aux femmes sont celles qui s'engagent et revendiquent une place plus grande pour les femmes, telle Olympe de Gouge, auteur de la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* qui écrit une « préface pour les dames ou le portrait des femmes », à l'entrée des *Mémoires de Madame de Valmont* (1788)²¹. Elle commence par « mes très chères sœurs » mais n'évoque pas la lecture féminine, elle demande surtout grâce et indulgence pour ses écrits à ses consœurs, et exprime des craintes au sujet des médisances de la gent féminine. La femme auteur étant en quête de reconnaissance, la préface sert à justifier l'acte d'écriture au féminin avant tout et lui conférer un rôle prescriptif est encore une autre étape. De grandes dames ont eu l'honneur des dédicaces mais c'est dans les écrits d'hommes, et plus particulièrement dans les écrits libertins, que des femmes osent prendre la parole à l'instar des hommes, telle la Félicia de Nerciat, héroïne courtisane qui écrit ses mémoires (dans *Félicia ou mes fredaines*, 1775) et donne en guise de préface à ses œuvres un petit poème :

« Voici mon très cher ouvrage,
Tout ce qui t'arrivera :
Tu ne vaux rien, c'est dommage ;
N'importe on t'achètera.

²⁰ Claude Mercier de Compiègne, *Lubies théologiques*, 1792, [In] *Recueil de préfaces*, vol II, p. 372.

²¹ Olympe de Gouges, *Mémoires de Madame de Valmont* (1788), Paris, Indigo & côté-femmes éd., 1995.

Plus d'une femme t'aura,
Jusqu'au bout avec courage,
Lira :
La plus catin (c'est l'usage),
Au feu te condamnera ;
Mais la plus sage...
Rira. »²²

²² Andréa de Nerciat, *Félicia ou mes fredaines* (1775), [In] *Romans libertins du XVIIIe siècle*, Paris, Robert Laffont, Bouquins, 1993, p. 1065.